

PARIZAN

Bulletin du Dōjō Zen de Paris
fondé par Maître Taisen Deshimaru

MUSHOTOKU

NOTRE ÉCOLE ZEN comporte certains mots-clés qui touchent au cœur même de la Voie. *Mushotoku* est l'un de ceux-là. On le traduit généralement par « sans but ni esprit de profit ». Interpréter cela dans le sens où il faudrait évacuer de notre pratique la notion d'éveil elle-même serait une erreur. Ce à quoi ce « sans but » nous invite, c'est plutôt à cesser de considérer la pratique comme un moyen mis au service d'une fin qui serait l'éveil et à réaliser au plus intime de nous-même qu'elle est au contraire actualisation de l'éveil originel. En ef-

fet, en considérant la pratique comme un moyen en vue de l'éveil, on fait perdurer l'illusion que l'éveil est séparé de nous alors qu'il est notre véritable nature.

Quant à l'expression « sans esprit de profit », elle indique que faire de l'éveil une visée, c'est entretenir subtilement l'illusion d'un moi et l'illusion que ce moi pourrait, un jour, s'approprier l'éveil. En somme, en l'absence de *mushotoku*, la pratique se déroule à l'intérieur de la dualité sujet-objet, le sujet étant le moi ainsi renforcé dans



MU SHO TOKU
Calligraphie de Maître Taisen Deshimaru

ÉDITORIAL

☞ Dans les années 500 de notre ère, l'empereur Wu de Liang reçoit un jour la visite de Bodhidharma fraîchement débarqué en Chine, expose à ce dernier toutes ses bonnes actions en faveur du bouddhisme et lui demande :

« Quels mérites ai-je obtenus pour cela ? »

– Aucun mérite.

– Pourquoi n'y a-t-il pas de mérites ?

– Il en est de ces choses-là comme des ombres qui suivent la forme : bien qu'elles existent, elles ne sont pas la réalité » répond Bodhidharma.

Relaté par Maître Dōgen dans *Gyōji*, ce *mondō* concerne directement notre compréhension de la Voie.

Bonne lecture et bonne pratique estivale !

J.-P. R.

son illusion d'existence et l'objet l'éveil convoité par ce moi.

Mushotoku s'actualise quand est réalisée profondément cette vérité que toute stratégie du moi pour s'approprier l'éveil, loin d'actualiser celui-ci, fait partie des illusions qui nous en séparent. La réalisation de cette vérité est le fruit d'une maturation qui vient en son temps. Pour cette raison, être *mushotoku* ne se commande pas et ne peut s'apparenter à une quelconque injonction morale.

SANS BUT, NI ESPRIT DE PROFIT

« NOUS AVONS EU la chance inouïe de naître sous forme humaine et de rencontrer l'enseignement du Bouddha ; ne gâchons pas vainement l'instant présent à poursuivre des objets illusoire. Concentrons-nous plutôt avec l'énergie de quelqu'un qui voudrait éteindre le feu brûlant sur sa tête afin de résoudre le problème de la vie et de la mort, » disait Maître Dōgen.

Dans la vie ordinaire chacun travaille avec un but, un objectif ou pour une idée, chacun veut donner et recevoir. Mais la vie spirituelle la plus haute ne peut être atteinte que s'il n'y a ni recherche de profit ni crainte de perte. Comme l'ont dit de nombreux maîtres : « Gardez les mains ouvertes, tout le sable du désert passera entre vos mains ; fermez-les et vous n'obtiendrez que quelques grains. » La moindre notion de posséder ou demeurer sur quoi que ce soit devient un obstacle empêchant notre conscience de s'ouvrir sur l'ultime dimension. Par contre, l'abandon de tout attachement permet de s'harmoniser avec tout ce qui nous entoure. C'est pourquoi l'esprit ne doit pas rechercher quoi que ce soit, ni poursuivre un but, ni rechercher un profit ou un résultat. Sinon on s'enferme dans ses propres catégories, opinions, conceptions et la véritable sagesse, la lumière spirituelle ne peut pas nous pénétrer.

Sensei disait aussi : « Même si nous faisons zazen, ne nous attachons pas à zazen. Même si nous faisons du bien, ne nous attachons pas au bien. Même si nous discutons, ne nous attachons pas à la discussion. Même si nous faisons l'amour ne nous attachons pas au sexe. Même si nous aimons, ne nous attachons pas à l'amour... tel est l'esprit *mushotoku*, l'existence sans but. »

Ne pas créer un esprit qui demeure, qui s'attache aux choses visibles, aux formes, aux sons, odeurs, touchers, goûts, objets de la conscience. « Lorsque l'esprit ne demeure sur rien, le véritable esprit apparaît. » Quand le sixième patriarche Enō entendit réciter ce sutra il s'éveilla.

Maître Kōdō Sawaki ajoute : « L'éveil, le satori est un endommagement total, une perte absolue, le dénuement, la

mort à soi-même, l'extinction du moi et de toute recherche personnelle. »

Shikantaza, être seulement assis, sans rien faire, sans rien rechercher, sans rien attendre. Pratiquer zazen que pour zazen lui-même, se laisser faire par lui. À ce moment-là, le cosmos entier devient notre véritable corps, et on peut utiliser notre corps humain pour pratiquer avec tout l'univers. Ainsi se réalise la pureté de l'esprit à travers laquelle on est libre de toute idée d'obtention.

E. de S.

無所得

Mu : non, pas
Sho : place, lieu, demeure, substance, caractère propre
Toku : atteindre, réaliser, profit, gain, intérêt
 Traduction possible : pas de substance pour gain et profit.

Y. B.



JŌ HŌSSHIN, le corps pur du Dharma
 Calligraphie de Maître Kōdō Sawaki

DANS LE BOUDDHISME, dès que l'on veut éclairer un point du Dharma, tous les autres aspects suivent, exactement comme une pelote qui se dévide.

Ainsi, *mushotoku* n'est pas seulement pratiquer et agir sans idée de but ni de profit, c'est aussi donner, ne pas faire de mal, être patient, énergique, concentré, s'oublier soi-même, faire preuve de discernement et connaître notre vraie nature, bref, les *paramita*.

Mushotoku, c'est pratiquer tout cela au nez et à la barbe de notre ego. Il ne sait plus pourquoi on pratique la Voie, il ne sait plus pourquoi on s'assoit en zazen, il ne comprend pas que l'ordre cosmique s'emploie à dynamiser ses plans dès lors qu'ils viendraient se mettre en travers de la pratique. De toute façon, Bouddha sait que cet ego n'a pas de substance fixe, il n'écoute pas ses pleurs et grincements de dents. Il suffit de continuer, chaque jour, ne pas s'arrêter de pédaler, comme disait Kōdō Sawaki.

Mushotoku, c'est aussi notre responsabilité de *godo*, de *tenzo*, secrétaire, *kyosakuman*, trésorier, président... Sinon, qu'est-ce qui est transmis, à part du mauvais vin ?

L. B.

Je connais beaucoup d'hommes en ce monde
 Qui sont avides de ceci ou cela.
 Ils sont comme des vers à soie aveugles,
 Emprisonnés dans leurs cocons.
 Tout à leurs désirs insatiables pour cet univers mondain,
 Ils perdent leur liberté et détruisent leur cœur et leur corps.
 Année après année, leur bonté innée perd sa force
 Et plus le temps passe plus ils s'enracinent dans leur folie.
 En un instant ils brisent leur voyage vers l'éternité.

Ryōkan

DEVENIR LIBRE

À L'ÉPOQUE DU BOUDDHA on ne parlait jamais de satori. Et Dōgen lui-même a attaché énormément d'importance à cette réponse de Nangaku en forme d'interrogation : « Comment peut-on devenir bouddha en pratiquant zazen ? » Vous êtes déjà bouddha. D'ailleurs l'un des principes fondamentaux de Dōgen est que zazen lui-même est satori, pas besoin de le chercher. Sōsan avait écrit dans la vingtième strophe du *Shinjinmei* : « Ne cherchez pas la vérité, soyez seulement sans préjugés. » Le satori, c'est devenir profondément libre, et devenir libre n'est pas obtenir quoi que ce soit mais plutôt perdre. Perdre ses obstructions, ses préjugés, ses idées, ses pensées personnelles.

Le même thème est traité dans l'échange de poèmes entre Jinshū et Enō. Jinshū avait écrit : « Il faut sans cesse nettoyer le miroir pour que la poussière ne s'y accumule pas. » Cette compréhension est une conception dualiste, séparant vérité et illusion. Enō répondit alors : « Le miroir pur n'existe pas, originellement il n'y a rien ; où la poussière pourrait-elle se déposer ? » Pas de séparation entre vérité et illusion. Pas de conception dualiste. L'enseignement de Nangaku est semblable à celui d'Enō.

L'histoire de la tuile est déjà racontée par Dōgen dans le *Fukanzazengi*. Tout au début de ce texte, il parle de l'erreur de vouloir polir la tuile pour en faire un miroir, l'erreur de vouloir devenir quoi que ce soit, même simplement de vouloir devenir meilleur. Erreur, nous sommes déjà meilleurs ! Nous sommes au-delà du mieux. Au tréfonds de nous-mêmes nous ne faisons pas de calcul, nous ne sommes pas ambitieux, nous ne sommes pas motivés par la compétition, nous ne cherchons pas à réussir. Pourquoi ? Parce que fondamentalement nous sommes déjà bouddha, sans pour autant en être propriétaires.

Dōgen, Nyojō, Kōdō Sawaki, ont tous dit la même chose : *mushotoku*, sans objet, est essentiel. Dans le bouddhisme traditionnel, on n'enseigne pas vraiment *mushotoku*. On enseigne plu-

tôt le désir de devenir pur, le désir d'essayer le miroir.

Quand on découvre le zen, on a toujours un but. Mais après quelque temps de pratique, on remarque qu'on ne s'intéresse plus à ce but qui nous a fait venir au zen et qu'on l'abandonne. Il faut pourtant continuer zazen. Ne confondons pas toutefois but personnel et idéal. Si ce but est un idéal, un désir profond, un vœu profond, c'est une très bonne chose – il vaut mieux toutefois ne pas en parler et protéger ce désir. Tous les grands maîtres de la transmission ont éprouvé de profonds désirs.

Ph. C.

(*Mon corps de lune*, Désiris éd.)



LE RETOURNEMENT DU SANS-OBJET

LE « SANS OBJET », central dans *mushotoku*, signifie qu'il n'y a à proprement parler rien à saisir (pas de substance), par personne (pas d'ego). Sensei disait : « Sous le zafu rien, sur le zafu personne. » On parle ici du zazen accompli, s'accomplissant, réalisé à cet instant, du vrai zen.

L'existence d'un objet (de réflexion, d'étude, offert à la compréhension) suppose en effet : 1. une circonscription et un paradigme. 2. un sujet (le) pensant, qui l'étudie. La dialectique du sujet et de l'objet, au cœur de toute recherche cognitive, a par exemple été singulièrement abordée dans l'œuvre de Michel Foucault : on peut trouver intéressant en regard qu'il existe une photographie de l'auteur d'une *Histoire de la folie* en posture, portant kimono et rakusu. C'est cette dualité sujet-objet qu'il s'agit de dépasser, dont il s'agit de s'affranchir. Zazen, le vrai zazen, est cet affranchissement lui-même, subit, instantané, du couple dual sujet-objet.

Cela ne signifie pas absence de pensée, ou simplement non-pensée. Deshi-

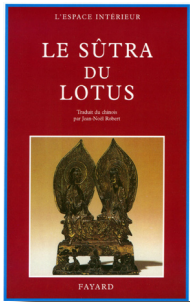
maru dit plutôt « penser du tréfonds de la non-pensée ». On peut dire aussi penser en deçà de la pensée, en deçà du langage, en deçà du paradigme, et à la fin en deçà de toute séparation. Telle est la vraie présence, à cet instant. Quel est ton visage d'avant ta naissance ? interpelle le sixième patriarche Enō : avant la naissance, ni sujet ni objet, pas de séparation, pas de dualité. C'est la conscience *hishiryo*.

Il s'agit d'un retour, au sens philosophique, et même d'un retournement, d'un revenir sur, d'une « réappropriation » mais sans sujet ni profit (il n'y a ni augmentation ni diminution). Éternel retour, Enfant prodigue ou Odyssée, les métaphores, les paraboles et les mythes à l'origine de nombre de traditions parlent de cela, de ce retour sur soi, de ce « déplacement » (en latin « e, ex » que l'on retrouve dans éveil comme dans ex-il) hors de (mon ego limité), au-delà du par-delà, dans l'inconnu, qui est donc en même temps l'inconnaisant : tel est ce pas de plus au sommet du mât, ce saut dans le vide dont parle Deshimaru. C'est aussi le sens de l'ordination (« sortir de la maison », « quitter sa famille », le social, le temps séculier : regarder d'ailleurs, du dehors de cela).

Il faudrait dire saut dans cet inconnu-que-pourtant-je-connaiss (qui signifie naître avec, surgir en même temps que), que je sais être comme étant ma nature profonde, originelle, ma nature d'« avant », d'antan, d'avant l'antan, d'avant le passé, d'avant le temps –, ce que l'écrivain Pascal Quignard nomme « le jadis ». Posant « qu'on peut regarder pour la dernière fois le monde même si on survit à ce regard », Quignard parle encore du « langage se confiant au silence ». Deshimaru dit quant à lui : zazen c'est retourner à la maison, et aussi se retourner de 180 degrés.

C'est ainsi que *mushotoku* n'est ni un moyen (de parvenir), ni une qualité (de l'esprit). C'est cela qui est (l'esprit), comme cela est (pratiqué à partir du corps), quand cela est (zazen) : pure actualisation de l'éveil.

LE SÛTRA DU LOTUS



Traduit par
Jean-Noël Robert
Éditions Fayard

CANON ABSOLU du bouddhisme Tendai au Japon à partir du VI^e siècle, le *Sutra du lotus* est pareil aux vagues qui, semblables à l'une l'autre, disent l'océan infini qui les porte. Tel pourrait être un avertissement nécessaire au lecteur, tant cet assemblage exige une posture à l'opposé de la recherche d'obtention. Même si l'objet s'en trouve en quelque sorte présenté en creux, qui porte exactement le nom de «Lotus de la Vraie Loi de la Grande Sagesse», une telle attitude exposerait en effet à la même déconvenue qu'à éplucher un oignon, sans plus de résultat. Bien au contraire on recommandera, pour une première approche de cette traduction minutieuse et réservée, préférée à partir du chinois plutôt qu'à partir d'un sanskrit à moitié indéchiffrable aujourd'hui – et voulue aussi pour préserver l'intérêt des développements influencés par le taoïsme –, la posture d'un abandon pleinement consenti à

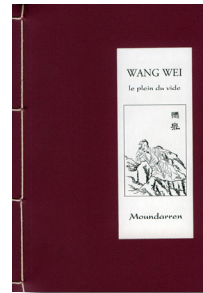
KETSUMYAKU

血脈

Ketsu, le sang et *myaku*, le pouls, la pulsation et par extension la veine. Le vaisseau sanguin est devenu la métaphore de la succession ininterrompue de maître à disciple.

C. M.

LE PLEIN DU VIDE



par Wang Wei
Éditions
Moundarren

la musique, au rythme, à la répétition, à la digression sur thème. D'autant qu'un style d'enseignement « progressif » à coup de moyens habiles et autres « expédients » est ici prêté au Vénéré, ainsi qu'aux « myriades » d'éveillés ayant atteint ou non « l'extinction sans après », et encore à des myriades de myriades de saints et d'*arhats*, à travers des *kalpas* de *kalpas*. C'est assez dire qu'à se laisser ainsi porter une première fois, on gagnera vite le large, à l'écart des temps et des espaces mesurables, en sorte que, tout comme on peut voyager dans l'Ancien Testament ou les *Upanishad* sans autre objet scientifiquement établi, on sera peut-être mieux préparé pour la démarche qu'il exige, aux antipodes d'un objet préfiguré, de surcroît daté et signé. Car le lotus de la grande sagesse, ou ce qui en constitue les quelques vingt-deux chapitres est issu d'un ensemble réparti sur un ou deux siècles, en gros le II^e et le III^e après J.-C., qui ne porte bien sûr en fait de noms d'auteurs que les références des traducteurs. Jean-Noël Robert, professeur à l'École Pratique des Hautes Études à la Sorbonne, a choisi le plus tardif des chinois de la première époque, Kumarajiva. Celui-ci, d'origine indienne, n'hésita pas à gagner le Cachemire, puis la ville de Kashgar, où il reçut du fils du roi l'enseignement du Grand Véhicule.

L'enseignement véritable de la Vraie Loi de sagesse pourrait bien alors, mais seulement alors, aux confins de ce voyage sans fin, s'avérer être, par le plus grand des hasards, au plus près de soi-même et au plus profond, tout comme la Voie, sous nos pieds de sagesse.

CE RECUEIL DE POÈMES, d'abord ineffable et léger, ne doit pas tromper : si la trace est aussi délicate et pure que celle du pinceau à l'œuvre dans les *sumi-e* et les calligraphies de l'époque (Wang Wei est également peintre et musicien), elle porte de façon confirmée et précise les codes et les métaphores propres à un *chan* en plein essor, au lendemain de la mort du sixième patriarche Houei Neng. Né en 701 à Tai Yuan dans le Nord de la Chine, Wang Wei est le contemporain de Li Po. Comme lui, et même s'il a reçu le nom de Mo Chieh, ce qui accolé à son patronyme donne le même ensemble de signes que Vimalakirti, le laïc disciple du Bouddha au « silence tonitruant », il n'a pas reçu l'ordination de moine. Mais il restera seul sa vie durant après la mort de sa jeune épouse, survenue avant qu'il ait trente ans. Issue d'une dynastie de mandarins, haut fonctionnaire impérial, il donne à voir de multiples tribulations, parfois mondaines, parmi lesquelles se dresse toujours, non loin, le refuge, là où « les choses ne sont plus dans le régime des mots et des discours », cependant qu'à lui donner une forme, quand bien même relevée dans un monde flottant, il crée l'ermitage monastère de Chan-An, près la rivière Wang. Il en partagera la protection jusqu'à la fin avec une poignée de moines « disciples », en ce pays de l'« inconnaissance », là où lâcher prise revient à simplement « s'accorder au cours des choses ».

H. V.

Ont collaboré à ce numéro :

- | | |
|------------------|--------------------|
| Yen Bach | Gérard Pilet |
| Luc Bordes | Jean-Pierre Romain |
| Philippe Coupey | Evelyn de Smedt |
| Pol Guilloux | Hervé Vernay |
| Catherine Mollet | |

Édition juin 2008
Tiré à 500 exemplaires



Parizon Bukkoku Zenji
fondateur Maître Taizen Deshimaru

DOJO ZEN DE PARIS
175, rue de Tolbiac - 75013 Paris
Tél. : 01 53 80 19 19
www.dojozenparis.com